



## Critique et idéologie

Susan Petrilli

Number 11, 2023

Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1101776ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1101776ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (print)

1929-090X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Petrilli, S. (2023). Critique et idéologie. *Cygne noir*, (11), 54–63.  
<https://doi.org/10.7202/1101776ar>

Article abstract

Partie 4 de 9. Cet entretien a été réalisé en anglais, puis traduit en français et édité par Simon Levesque.

© Susan Petrilli, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## DIALOGUE AVEC SUSAN PETRILLI. PARTIE 4 DE 9 : CRITIQUE ET IDÉOLOGIE

**[Simon Levesque]** Pour son dixième numéro, paru tout récemment, la revue *Cygne noir* a constitué un dossier sur le thème de la critique<sup>1</sup>. Votre ouvrage *Sign Studies and Semioethics*, paru en 2014, s'ouvre sur une longue section intitulée « Critical semiotics » dans laquelle vous défendez la non-neutralité des études sémiotiques sur la base d'une relation irréductible entre signe et valeur<sup>2</sup>. La signification en actes (conçue d'un point de vue pragmatique) est toujours le produit d'un codage-décodage qui, loin de s'opérer en vase clos, survient contextuellement et met toujours en jeu un signe interprété et un signe interprétant, ce qui a pour effet de créer une plus-value signifiante motrice de la sémiose. Avec Morris, vous faites une distinction entre le sens (*meaning*) et la valeur (*significance*), le premier se rapportant à la sémiotique et la seconde, à l'axiologie. Cependant, vous défendez l'idée qu'« un aspect important du rapport entre signes et valeurs est qu'il appelle une reconnaissance du rapport inévitable entre la sémiotique et l'axiologie<sup>3</sup> ». Il apparaît clair que vous concevez l'activité communicationnelle et interprétative dans sa relation (inévitable) avec l'idéologie, et éventuellement avec l'aliénation. Pour cette raison, la critique occupe une place prépondérante dans votre pensée. À quelle distance vous situez-vous des penseurs rattachés à la théorie critique (Marx, Gramsci, Lukács, Adorno, Horkheimer, Marcuse, Habermas ou Honneth) ou, plus près de nous, des théoriciens du sémiocapitalisme (Guattari, Berardi, Lazzarato, Genosko)?

**[Susan Petrilli]** Les auteurs que vous mentionnez dans votre dernière question sont parmi ceux qui ont joué un rôle important, dans une plus ou moins grande mesure, dans la formation et l'orientation de la pensée d'Augusto Ponzio, en particulier Marx, Gramsci, Horkheimer, Adorno, Habermas, Deleuze et Guattari. Ils ont inévitablement trouvé leur place dans ma propre pensée également. D'autres auteurs méritent encore d'être mentionnés, comme Husserl, Benjamin, Merleau-Ponty, Sartre, en plus de ceux que j'ai déjà nommés précédemment. Giuseppe Semerari (un des mentors immédiats de Ponzio) a aussi été une influence significative. Ils ont tous contribué à mettre en lumière les problèmes qui m'intéressent.

J'ai récemment dirigé l'ouvrage collectif *Maestri di segni e costruttori di pace*, paru dans la collection Athanor<sup>4</sup> : les expressions « maître des signes » et « bâtisseurs de

paix » constitutives du titre réfèrent principalement à des philosophes. Non que je pense que la distinction entre la sémiotique et la philosophie soit sensée. La sémiotique est philosophique et vice versa. En particulier, je suis intéressé par la philosophie qui traite de ce qui ne peut être ignoré, de ce qui ne peut être mis de côté lorsque nous pensons, délibérons, répondons, choisissons, prenons une direction donnée dans la vie, à savoir : les *signes*, de tous types, et le *langage verbal*. De plus, puisque ce sont les signes qui nous permettent de décider ce qui est vrai, ce qui doit être fait, comment délibérer, comment répondre de façon responsable, et ainsi de suite, alors traiter des signes et du langage, c'est traiter des valeurs. Je mentionne *Maestri di segni e costruttori di pace* parce qu'il met en lumière notre intérêt pour ces philosophes et sémioticiens qui ont contribué de façon significative à thématiser le type de valeurs que nous croyons urgent de poursuivre : la non-indifférence, la solidarité, la responsabilité, le vivre-ensemble, la paix.

Le pape Francis Bergoglio lui-même a caractérisé la mondialisation dans les termes de l'*indifférence*. Il parle de « mondialisation de l'indifférence ». La mondialisation est fondée dans la « raison du marché » et la compétition est sa principale valeur. Elle favorise donc le profit de quelques-uns, essentiellement de ceux qui détiennent le pouvoir sur la « communication » entendue en un sens large, qui inclut les réseaux de transport, les réseaux d'oléoducs, les ressources énergétiques, l'industrie de l'intelligence artificielle, les réseaux numériques, l'éducation permanente, etc. La compétition du capital et du profit à tout prix rend les conditions de la vie de plusieurs toujours plus précaires. En 2017, j'ai dirigé deux ouvrages collectifs dédiés à de telles problématiques : *Challenges to Living Together* et *Digressioni nelle storia*<sup>5</sup>. Dans les deux cas, j'ai organisé les contributions des différents contributeurs dans un cadre général, qu'on pourrait appeler « sémiotique critique », orientée vers la critique de l'idéologie.

Pour qu'il y ait un signe, quelque chose d'autre doit avoir un sens, et pour qu'il y ait un sens, il doit y avoir un autre signe, l'interprétant qui investit le signe précédent d'une interprétation, d'un travail interprétatif, ou de ce que Rossi-Landi appelait le « travail linguistique ». Ceci survient dans une chaîne ouverte de reports entre signes et interprétants formant la sémiose – une sémiose potentiellement infinie, comme le pensait Peirce. Puisqu'un autre signe différent du premier est la condition pour l'interprétation du premier signe, alors cet autre signe, le signe-interprétant, est nécessairement un signe différent, autre au regard du signe précédent. Le rapport entre le « signe-interprété » (qui implique l'objet interprété) et le « signe-interprétant » présuppose la différence, l'autre-que-soi. Fondé dans l'altérité, ce rapport est constitutif du signe et est déjà en soi une relation dialogique. Le signe-interprétant répond au signe-interprété, et cette réponse implique nécessairement une orientation, une direction, un choix interprétatif,

une posture. Conséquemment, il est nécessairement axiologique. Si un signe a une signification, alors il est investi de valeur, qu'on appelle généralement « sens » : *x* veut dire *y*, mais en quel sens? Le sens donne nécessairement lieu à une orientation, à un choix, théorique et pratique, qui a pour effet de déplacer notre compréhension du signe, depuis la signification vers la signifiance.

Victoria Welby a déjà exprimé tout ceci. Mais l'importance – dans les faits la *signifiance* – de son point de vue n'est adéquatement comprise que si on compare celui-ci à ceux d'autres auteurs qui ont traité des mêmes problèmes, indépendamment d'elle. Ce n'est pas un hasard si dans l'un de mes tout premiers essais sur Welby je la mets en rapport avec Bakhtine.

Une des hypothèses essentielles de la sémioéthique est que les signes et les valeurs ne peuvent être séparés. Si la sémioéthique recouvre le rapport entre la sémiotique et la sémiotique médicale, avec ses buts et usages, à savoir préserver la vie et la santé, alors notre travail théorique est clairement orienté dans un sens axiologique. Ma communication lors du tout premier congrès de l'IASS-AIS auquel j'ai participé s'intitulait « Notes on Signs and Values »<sup>6</sup>. Dans mon travail, j'ai toujours cherché les conditions et les bases théoriques pour une approche axiologique en études sémiotiques et dans les études sur le langage. Ceci m'a inévitablement menée vers des auteurs qui mettent en lumière la relation inextricable entre les signes, les corps et les valeurs, entre les signes et la société, entre la sémiose et la vie. À cet égard, il faut à nouveau mentionner Bakhtine, mais aussi Welby, Peirce, Morris, Levinas, Schaff, Rossi-Landi et, bien sûr, Sebeok pour sa vision biosémiotique de la sémiose. Le projet éditorial sur lequel je travaille présentement, *Materialistic Semiotics and Social Reality* (déjà mentionné dans ma réponse précédente) indique bien comment ma recherche sur de telles problématiques progresse.

Le fait que la communication-interprétation soit rattachée à la valeur implique un rapport inévitable à l'idéologie. Mais laissez-moi expliquer : l'« idéologie » ici est comprise dans un sens large. En tant que telle, elle est partout dans la sémiose humaine (spécifiquement dans l'anthropo-socio-sémiose) et on ne peut y échapper. C'est la raison pour laquelle il est si important de développer une conscience critique linguistique, donc une critique du langage et de la sémiose humaine : une sémiotique critique. Autrement, nous risquons le piège de l'aliénation – sociale, linguistique sémiotique. En effet, dans un monde où la communication et la mondialisation convergent, une menace pèse sur la vie ; c'est une menace aussi globale que la vie elle-même<sup>7</sup>.

En s'appuyant sur Rossi-Landi, on peut dire que l'idéologie, c'est la *planification sociale*<sup>8</sup>. En tant que telle, l'idéologie est omniprésente, au point où l'on peut ou pas être conscient de son fonctionnement, de ses implications signifiantes dans tout ce qu'on dit, pense et fait<sup>9</sup>. Le plus haut degré d'inconscience en ce sens est appelé « fausse

conscience ». L'idéologie *tout court* est souvent identifiée à la fausse conscience, aux faux, au déformé, à la pensée trompeuse. Cette conception dérive principalement de *L'idéologie allemande* de Marx et Engels<sup>10</sup>, ouvrage dans lequel Marx en particulier a le mérite de percevoir un rapport entre l'idéologie, le langage verbal et les signes en général. On peut faire remonter l'idéologie décrite négativement comme fausse conscience à Napoléon, qui dénonçait les « idéologues » français. Mais on la retrouve aussi chez Francis Bacon, qui parle d'*idola fori*<sup>11</sup>. Vilfredo Pareto a aussi interprété l'idéologie négativement, en contraste avec la pensée scientifique<sup>12</sup>.

Mais considérer l'idéologie comme fausse conscience, comme fausse pensée, revient à confondre une interprétation possible de l'idéologie avec sa définition générale. Cette interprétation négative de l'idéologie prévaut encore aujourd'hui, c'est-à-dire même après les travaux de Rossi-Landi. Je pense en particulier à *Ideologia*, qui fut traduit en anglais à l'initiative de Raymond Williams<sup>13</sup>.

La thématization de l'idéologie comme planification sociale, plutôt que comme fausse conscience ou fausse pensée, est une approche de l'idéologie que Rossi-Landi avait déjà adoptée dans sa revue, *Ideologie*. Dans cette perspective, le sémiologue Luis Prieto constitue une autre référence, notamment en raison de son ouvrage *Pertinence et pratique*<sup>14</sup>.

L'objectif de la planification sociale aujourd'hui est de reconduire la communication-production dans son ensemble et de contrôler ses circuits mondiaux. L'idéologie de la planification sociale contemporaine est *l'idéologie de la communication-production*. L'idéologie de la communication-production est si réaliste, si fidèle à l'être des choses, qu'elle se présente comme étant sa logique plus que son idéologie. Ironiquement, l'idéologie de la communication-production brandit la bonne nouvelle de la fin des idéologies. La « fin de l'idéologie » a été proclamée, entre autres, par Jean-François Lyotard<sup>15</sup>. Mais l'idée de la fin de l'idéologie n'est rien d'autre qu'une opinion « populaire »<sup>16</sup>, qui reporte l'idéologie sur une *autre planification*, surtout si l'idéologie en question est révolutionnaire. Mais il s'agit là d'une autre mystification. Le « socialisme réel » (en accord avec l'idéologie stalinienne) a été décrit à tort comme une « planification révolutionnaire ». Sa chute a entraîné la génération de nouveaux récits sur la fin de l'ère des idéologies. Or nous savons aujourd'hui que les idéologies persistent avec la planification sociale, peu importe le degré de conscience ou d'inconscience à leur égard.

En réalité, l'idéologie a été mise au service de l'existant, du monde tel-qu'il-est, qu'il reproduit et confirme, sans critique et passivement. L'idéologie aujourd'hui se confond avec la *planification non idéologique*, c'est-à-dire une sorte de planification sociale devant converger avec une vision « naturelle » et « réaliste », voire « neutre » des choses.

La communication contemporaine est caractérisée par la tendance à la *communication totale*, tant sur le plan de l'extension (mondiale), qui détermine son aire de circulation, que sur le plan de l'intension, c'est-à-dire du message ou de ce qui est communiqué, qui implique des personnes, mais aussi des produits et des services. Dans le système de production actuel, la communication et le marché convergent ; l'échange est essentiellement un échange de marchandises ; la tendance à la « communication totale » converge avec celle du « marché total », tant sur le plan de la quantité (extension) que de la qualité – tout peut être transformé en marchandise et ainsi être mis en circulation. Même les messages deviennent des marchandises, tout comme les marchandises ne pourraient être des marchandises si elles n'étaient aussi des messages.

Tant que circulent des messages-marchandises et des marchandises-messages, et que dans cette circulation les personnes sont réduites au statut de marchandise, le système de communication totale est soluble dans le marché total. Or la communication aujourd'hui, à l'ère dite de la mondialisation, n'est pas limitée à la phase centrale d'échange dans la reproduction sociale du cycle *production, échange* (circulation, marché) et *consommation*. Aujourd'hui, la communication s'étend aux phases de production (automatisation, télétravail, etc.) et de consommation (consommation de marchandises-messages et de messages-marchandises). La communication modèle la structure sociale partout où les comportements individuels et les collectifs participent d'un programme de communication constitutif de la planification et de la reproduction sociale obéissant à la logique idéologique qui le gouverne. Puisque la production et la communication convergent, si le but du cycle général production-circulation-consommation est la production, alors le but de la communication est la production : la production pour la production, donc la communication pour la communication. À n'en pas douter, ceci correspond à la production pour le profit, mais le profit est sujet à la production, à la reproduction étendue du cycle productif-communicationnel, donc à la production du réseau de communication général. La production-communication n'est qu'une partie du réseau de communication, la part qui soutient le système de communication général qui dépend de la production.

Traiter d'idéologie de nos jours, cela revient à traiter d'un sujet qui est largement considéré comme *démodé*. La mode détermine la planification comme reproduction sociale réduite à la reproduction du monde-tel-qu'il est, de l'existant considéré comme une valeur positive, tandis que le « démodé » décrit ce qui est à rejeter et à éliminer. En reproposant la question de l'idéologie en études sémiotiques, nous sommes heureux d'accepter le qualificatif « démodé », mais entendu au sens de Nietzsche et de ses « considérations inactuelles »<sup>17</sup> ou de Benjamin et de sa critique du « caractère destructeur »<sup>18</sup>.

Confrontés à l'idée que pour enquêter sur l'idéologie il faut enquêter sur quelque chose qui n'existe plus, la question immédiate est de savoir si, par hasard, *cette affirmation ne serait pas elle-même idéologique*.

À ce compte et en ce qui a trait au rapport entre idéologie et vérité, en reconnaissant que l'idéologie n'est pas seulement ou pas nécessairement une fausse conscience, et en suivant Georg Klaus<sup>19</sup>, une distinction peut être faite entre l'*objectivité* de la vérité (l'état des choses indépendamment de l'assertion et de l'énonciateur) et l'*objectivisme*. L'objectivisme pose que pour qu'une affirmation soit vraie, elle ne doit être ni biaisée ni orientée pragmatiquement. Si ce n'est pas le cas, alors l'affirmation est réputée contenir un élément subjectif, arbitraire, qui doit être éliminé au nom de la vérité. L'objectivisme pose une condition impossible à la vérité et il est souvent employé idéologiquement, en particulier lorsqu'il s'agit d'attribuer une objectivité à ses propres affirmations tout en la déniaut à celles des autres.

L'idéologie peut aussi être rattachée aux notions d'*hégémonie* et de *consensus*, en gardant à l'esprit le rôle des systèmes de signes et les conditions d'acceptation passives correspondantes qui peuvent contredire les intérêts des usagers. De telles conduites nourrissent l'aliénation linguistique et plus généralement à l'aliénation sémiotique. On peut faire remonter une telle approche de l'idéologie à Antonio Gramsci, qui insistait sur l'inconscient, le non-intentionnel, l'apprentissage passif et l'enseignement tacite. Sans considérer ces derniers éléments, il est impossible d'expliquer comment les idéologies sont transmises et comment elles nous conditionnent même lorsqu'elles ne sont pas expressément formulées<sup>20</sup>. Approcher l'idéologie dans les termes de la planification sociale et de la sémiotique implique de considérer les systèmes de signes comme producteurs et organisateurs de *consensus*, au moyen desquels exercer l'*hégémonie*. Rossi-Landi croyait que Gramsci avait au moins une idée de tout cela, et il a montré comment ses observations sur le langage et l'idéologie continuent d'être stimulantes, bien qu'elles soient présémiotiques :

Même si ce fut principalement l'étude des systèmes de signes eux-mêmes qui suggèrent l'hypothèse de leur rôle médiateur, il n'en demeure pas moins pertinent de rappeler que Gramsci a introduit la notion de société civile pour jouer le même rôle de médiation entre la base et la superstructure [...] En termes gramsciens, notre hypothèse serait que la société civile n'est fondamentalement rien d'autre que l'ensemble des systèmes de signes organisés au sein d'une société donnée ou, plus généralement, au sein de toute société<sup>21</sup>.

À ce point, la question est de savoir quoi comprendre exactement par « planification sociale » lorsqu'on emploie cette expression pour référer à l'idéologie. Rossi-Landi a décrit trois niveaux d'organisation de l'action (individuelle et collective), qu'il désigne

sous les termes de *programme*, *programmation* et *planification*. Un programme entre dans la composition d'une programmation et une programmation entre dans la composition d'une planification ; les trois niveaux forment une progression, et il importe de considérer le troisième niveau pour comprendre le sens des deux premiers. Que la *production*, de nos jours, s'apparente à la communication est de notoriété publique ; on n'a pas besoin de la sémiotique pour le reconnaître. Ce thème a déjà été discuté systématiquement par Rossi-Landi dans les années 1960, dès son ouvrage pionnier *Il linguaggio come lavoro e come mercato*<sup>22</sup> (qui pour l'essentiel fut snobé en sciences humaines en raison de son positionnement à mi-chemin entre la critique du langage et la critique de l'économie politique). Rossi-Landi y montre le besoin d'analyser les structures sociales productrices de signes.

À l'époque, la sémiotique prenait son essor à l'international et commençait à entrer dans la culture officielle. L'Association internationale de sémiotique a été fondée à Paris en 1969. Le premier congrès de l'Association a eu lieu à Milan en 1974. En 1967, Rossi-Landi a fondé le journal *Ideologie*, publié à Rome, et dans les années 1970, il a commencé à publier des colonnes spéciales titrées « Dizionario teorico-ideologico », dont plusieurs entrées furent dédiées aux rapports entre sémiotique et idéologie. En 1974, la collection « Il campo semiotico » fut inaugurée par Umberto Eco, et toutes les éditions subséquentes de *Semiotica et ideologia* y furent publiées. Il apparaît assez clairement que l'intérêt pour la sémiotique et l'idéologie ont émergé de concert, en Italie du moins. Dans la section intitulée « Teoria della produzione segnica » de son *Trattato di semiotica generale*, Eco traite de l'idéologie<sup>23</sup>. Bien qu'il la considère pertinente pour le champ des études sémiotiques, Eco n'en fournit pas de définition. L'« idéologie comme fausse conscience » n'est pas une définition.

Le problème de définition de l'idéologie est entièrement différent de celui qui consiste à décrire la valeur de l'idéologie dans les termes de la vérité objective. Bien que ces deux problèmes soient reliés, ils ne devraient pas être confondus : la définition de l'idéologie est une chose, l'évaluation en termes de connaissance et de vérité en est une autre. Bien qu'elle ressemble à une définition, l'« idéologie comme fausse conscience » n'est pas une définition, mais une réponse à l'idéologie en termes de valeur. De plus, dans la mesure où elle dérive de Marx, l'« idéologie comme fausse conscience » réfère à une idéologie donnée, l'idéologie bourgeoise dans une certaine phase historique du développement, au moment où l'idéologie devient conservatrice après une phase révolutionnaire. Ceci survient typiquement quand une classe défend l'ordre établi et ses propres privilèges.

Comme l'a démontré Adam Schaff<sup>24</sup>, l'idéologie ne devrait pas être confondue avec les « stéréotypes », c'est-à-dire avec les croyances préconçues nées de l'habitude,



des attentes profondes, des jugements, des émotions ou des perspectives relatives, car tout cela demeure non interrogé et assumé comme absolu. Selon Schaff, bien que le stéréotype ne soit pas un constituant immédiat de l'idéologie, il en est généralement une partie intégrante. L'idéologie et le stéréotype sont interdépendants et s'influencent mutuellement : tout comme les stéréotypes modèlent les idéologies, les idéologies influencent les stéréotypes sociaux. De plus, la théorie sémiotique de l'idéologie ne décrit pas simplement l'idéologie en termes d'organisation et de structure, elle considère aussi sa genèse, sa fonction et son orientation. Des tels aspects caractérisent et distinguent les idéologies. Alors distinguer entre un discours « idéologique » et un discours « non idéologique » est impossible car, comme l'a montré Rossi-Landi, le discours est toujours plus ou moins idéologique en tant qu'il est partie prenante d'une certaine planification sociale. Ou plutôt : un discours est une planification sociale.

Ayant observé les rapports entre la communication et la reproduction sociale, la communication et le cycle de production, Rossi-Landi redéfinit la « classe dominante » comme la classe détenant le pouvoir sur la communication, en accord avec le principe qui veut que le pouvoir se résume au contrôle de la communication<sup>25</sup>. La classe dominante à notre époque est sans contredit la classe qui contrôle la communication.

Aujourd'hui, le « développement communicationnel » implique de promouvoir l'accès à la « société de l'information », d'élaborer des stratégies de gestion d'invites (ou *affordances*) particulières<sup>26</sup>, recourir aux technologies de l'information et de la communication (TIC) dans l'apprentissage et l'éducation, au privé comme au public. Mais la destinée des individus dans la société de l'information est régie par la dichotomie de l'inclusion et de l'exclusion. Avoir une place dans la société de l'information implique de la part des plus jeunes comme des moins jeunes un engagement envers l'« éducation permanente » tout au long de la « vie active », à défaut de quoi guettent l'exclusion, la ségrégation et les formes de l'aliénation sociale. Devant une société qui risque de discriminer entre ceux qui ont accès aux circuits de la communication-information et ceux qui n'y ont pas accès, qui tend à exclure ceux qui ne se qualifient pas, et dont la planification sociale peut menacer des communautés entières, la seule possibilité « raisonnable » est de viser l'« inclusion », de promouvoir une société de l'information « inclusive ». L'alternative est la suivante : inclusion ou exclusion ; *in* ou *out* ; intégré ou marginalisé ; utile au système de communication-production ou redondant.

Caractériser le discours en termes d'idéologie revient à prendre en compte l'idéologie comme planification sociale, donc à considérer les différentes genèses et les différentes fonctions des différentes idéologies. Puisque les idéologies et les systèmes de signes s'impliquent mutuellement, les études sur l'idéologie peuvent être éclairées par la théorie des signes comprise comme une étude globale des sémoses (verbales et

non verbales). L'approche de la sémiotique de Rossi-Landi est centrée sur la critique de l'idéologie comprise comme planification sociale et, ultimement, cela signifie de se concentrer sur la compétence humaine pour la construction, la déconstruction et la reconstruction de mondes nouveaux et meilleurs.

La sémiotique est une science critique non seulement au sens kantien, en ce qu'elle étudie ses propres conditions de possibilité, elle interroge aussi le monde contemporain en partant du principe qu'il ne s'agit pas du seul monde possible, tel qu'il est actuellement régi par une idéologie intéressée, individualiste et axée sur le profit. Regarder le monde existant comme un monde possible parmi d'autres, nombreux, suppose que le monde existant est sujet à la réfutation. L'examen, l'interrogation et la réfutation du monde tel-qu'il-est sont des tâches relevant de la sémiotique critique. Dans cette perspective, une contribution comme celle de Rossi-Landi et sa critique de l'idéologie peut être aisément associée à l'orientation reconnue au sein des études sémiotiques sous le nom de sémioéthique.

*Le dialogue se poursuit dans la partie 5 de 9...*

## Notes

- 1 Cygne noir, no 10 : « Sémiotique et critique » (dir. S. Levesque, F. Richert & E. Caccamo), 2022.
- 2 S. PETRILLI, *Sign Studies and Semioethics: Communication, Translation, Values*, Berlin, De Gruyter Mouton, 2014, p. 3-61.
- 3 *Ibid.*, p. 8.
- 4 S. PETRILLI (dir.), *Maestri di segni e costruttori di pace*, Milan, Mimesis, coll. « Athanor », 2021.
- 5 S. PETRILLI (dir.), *Challenges to Living Together. Transculturalism, Migration, Exploitation. For a Semioethics of Human Relations*, Milan, Mimesis, 2017 ; *Digressioni nella storia. Dal tempo del sogno al tempo della globalizzazione*, Milan, Meltemi Press, 2017.
- 6 S. PETRILLI, « Notes on Signs and Values », dans M. Balat et al. (dir.), *Signs of Humanity: Proceedings of the IVth International Congress, International Association for Semiotic Studies, Barcelona/Perpignan, March 30–April 6, 1989*, vol. 1, Berlin, Mouton de Gruyter, 1993, p. 245-252.
- 7 S. PETRILLI, « Global semiotics and its developments in the direction of semioethics », dans N.-S. Dragan (dir.), *Differences, Similarities and Meanings. Semiotic Investigations of Contemporary Communication Phenomena*, Berlin/Boston, De Gruyter Mouton, 2021, p. 59-96 ; S. PETRILLI & A. PONZIO, « The life of signs and the signs of life: bases and implications of Thomas A. Sebeok's global semiotics », *Chinese Semiotic Studies*, vol. 17, no 4, 2021, p. 587-611.
- 8 F. ROSSI-LANDI, *Semiotica e ideologia*, Milan, Bompiani, 1972.

- 9 S. PETRILLI, « Translation, Ideology, and Social Practice », dans M. Ji & S. Laviosa (dir.), *The Oxford Handbook of Translation and Social Practice*, New York, Oxford University Press, 2020, p. 22-44 ; S. PETRILLI & A. PONZIO, « Ideology and Semiosis », dans J. Pelkey (dir.), *Bloomsbury Semiotics, Volume 1: History and Semiosis*, Londres, Bloomsbury, 2023, p. 259-284.
- 10 K. MARX & F. ENGELS, *L'idéologie allemande*, éd. G. Badia, trad. H. Auger et al., préface d'I. Garo, Paris, Éditions sociales, 2012 [1832].
- 11 F. BACON, *Novum Organon*, trad. du latin par A. Lorquet, Paris, Hachette & Cie, 1857 [1620].
- 12 V. PARETO, *Trattato di sociologia generale*, Turin, UTET, 1988 [1916].
- 13 F. ROSSI-LANDI, *Ideologia*, Milan, ISEDI, 1978 ; *Marxism and Ideology*, trad. de l'italien par R. Griffin, Oxford, Oxford University Press, 1990.
- 14 L. J. PRIETO, *Pertinence et pratique : essai de sémiologie*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1975 ; *Pertinenza e pratica : saggio di semiotica*, Milan, Feltrinelli, coll. « Semiotica e pratica sociale », 1976.
- 15 J.-F. LYOTARD, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.
- 16 S. PETRILLI, *The Global World and Its Manifold Faces. Otherness as the Basis of Communication*, Bern, Peter Lang, 2016, p. 9-21.
- 17 F. NIETZSCHE, *Considérations inactuelles*, trad. de l'allemand par H. Albert, *Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Volume 5*, Paris, Mercure de France, 1907 [1873-1876].
- 18 W. BENJAMIN, « Le caractère destructeur » (1931), *Revue française de psychanalyse*, vol. 78, 2014, p. 958-959.
- 19 G. KLAUS, *Die Macht des Wortes. Ein Erkenntnistheoretisch-pragmatisches Traktat*, Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1969.
- 20 Cf. S. PETRILLI, « Learning and Education in the Global Sign Network », *Semiotica*, no 234, 2020, p. 317-420.
- 21 F. ROSSI-LANDI, *Marxism and Ideology*, loc. cit., p. 66.
- 22 F. ROSSI-LANDI, *Il linguaggio come lavoro e come mercato : una teoria della produzione e dell'alienazione linguistiche*, Milan, Bompiani, 2003 [1968] ; *Language as Work and Trade: A Semiotic Homology for Linguistics & Economics*, trad. de l'italien par M. Adams et al., South Hadley, Bergin & Garvey, 1983.
- 23 U. ECO, *Trattato di semiotica*, Milan, Bompiani, 1975 ; « Theory of Sign Production », *A Theory of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1976, p. 151-313.
- 24 A. SCHAFF, *Gli stereotipi e l'agire umano*, Bari, Adriatica, 1987.
- 25 F. ROSSI-LANDI, *Ideologia*, op. cit. ; *Between Signs and Non-signs*, éd. et intro. par S. Petrilli, Amsterdam, John Benjamins, 1992.
- 26 J. J. GIBSON, *Approche écologique de la perception visuelle*, trad. de l'anglais par O. Putois, Paris, Dehors, 2014 [1979].

